

JEAN AMÉRY

**PAR-DELÀ
LE CRIME ET
LE CHÂTIMENT**

**ESSAI POUR SURMONTER
L'INSURMONTABLE**

traduit de l'allemand par Françoise Wuilmar



DE LA NÉCESSITÉ ET DE L'IMPOSSIBILITÉ D'ÊTRE JUIF

Lorsqu'un interlocuteur m'inclut dans un pluriel, c'est-à-dire enclôt ma personne dans tel ou tel cadre contextuel en me disant : "Nous autres, juifs...", il n'est pas rare que je ressente un certain malaise qui ne me fait peut-être pas souffrir mais qui est profondément ancré en moi. J'ai souvent tenté de sonder ce pénible embarras psychique et ce ne fut jamais chose facile. Est-ce à dire que moi, ancien prisonnier d'Auschwitz qui a eu tout le loisir d'apprendre ce qu'il est, ce qu'il faut qu'il soit, est-ce donc à dire que je refusais encore et malgré tout d'être juif, comme il y a des dizaines d'années, à l'époque où je portais des jambières blanches et des courtes culottes de cuir et que, inquiet, je scrutais mon image dans le miroir pour savoir si elle correspondait bien à celle d'un honorable adolescent allemand ? Bien sûr que non. La sottise envie de se déguiser en costume "de la tribu" remonte à il y a bien longtemps. Cela me convient de ne pas avoir été un adolescent allemand et de ne pas être un adulte allemand. Quelle que soit la manière dont ce masque me seyait, il est rangé depuis belle

lurette dans le débarras. Si un certain malaise m'envahit aujourd'hui dès qu'un juif m'inclut, naturellement et légitimement d'ailleurs, dans sa communauté, ce n'est pas parce que je ne veux pas être juif : c'est parce que je ne parviens pas à l'être. Et qu'il faut que je le sois tout de même. Et que non content de me soumettre à cette nécessité, je tiens expressément à ce qu'elle fasse partie de ma personne. Nécessité et impossibilité d'être juif, c'est cela qui provoque en moi un indéfinissable tourment. C'est de cette nécessité, de cette impossibilité, de ce malaise profond et de cette incapacité que je parlerai maintenant, et sur ce point je ne puis formuler qu'un seul espoir bien incertain : que ce cas individuel soit suffisamment exemplaire pour concerner aussi tous ceux qui ne sont ni ne doivent être juifs.

Commençons par l'impossibilité. Si être juif signifie partager le credo religieux d'autres juifs, participer de la tradition culturelle et familiale juive, cultiver un idéal national juif, alors ma situation est désespérée. Je ne crois pas au Dieu d'Israël. Je ne sais que peu de chose de la culture juive. Je me revois, petit garçon, pataugeant dans la neige qui recouvrait les rues de mon village lorsque j'allais aux matines de Noël ; je ne me revois pas dans une synagogue. J'entends ma mère invoquer Jésus, Marie et Joseph quand un petit malheur nous tombait dessus ; je ne me souviens pas d'implorations du Seigneur en hébreu. J'ai à peine connu mon père, puisqu'il est resté là où son empereur l'avait

envoyé et où sa patrie le savait dans l'abri le plus sûr, mais l'image qui me reste de lui n'est pas celle d'un sage juif à longue barbe, c'est celle d'un chasseur à pied tyrolien revêtu de l'uniforme impérial de la Première Guerre mondiale. J'avais dix-neuf ans lorsque j'appris l'existence de la langue yiddish, bien que d'autre part je susse parfaitement que ma famille, aux origines religieuses et ethniques multiples, était considérée comme juive par les voisins et que personne à la maison ne songeait à vouloir renier ou dissimuler ce qu'il n'était de toute façon pas possible de voiler. J'étais juif de la même manière que l'un de mes camarades d'école était fils d'un commerçant ruiné : quand le jeune garçon se retrouvait seul avec lui-même, sans doute la faillite financière des siens ne lui signifiait-elle plus grand-chose ; c'est quand il se mêlait à nous, les autres, qu'il se retranchait comme nous-mêmes dans une boudeuse gêne.

Si être juif implique donc une appartenance culturelle et un lien religieux, alors je ne l'étais pas et je ne pourrai jamais le devenir. Certes on pourrait m'objecter qu'une appartenance peut s'acquérir, qu'un lien peut se nouer et que par conséquent être juif peut être une affaire de libre détermination. Qui pourrait m'empêcher en effet d'étudier la langue hébraïque, de lire l'Histoire et les histoires juives, et de participer même sans y croire au rituel juif à la fois religieux et national ? Bien nanti de toutes les connaissances culturelles juives qui s'imposent, des prophètes à Martin Buber, je pourrais m'expatrier,

rejoindre Israël et me faire appeler Jochanaan. J'ai le libre choix d'être juif, et cette liberté est mon apanage à la fois personnel et plus généralement humain. C'est ce que l'on m'assure.

Mais l'ai-je vraiment, cet apanage ? Je ne le crois pas. La connaissance scrupuleusement acquise du hassidisme suffirait-elle à immuniser ce Jochanaan, fort de sa nouvelle identité volontairement acquise, contre la tentation de penser le 24 décembre à un arbre de Noël garni de noix dorées ? L'authentique Israélite qui parlerait couramment la langue hébraïque parviendrait-il à refouler complètement l'adolescent chaussé de jambières blanches qui aimait tant forcer sur l'accent du terroir ? Ce changement d'identité, devenu un jeu excitant dans la littérature moderne, mais qui pour moi ressemble à un défi que l'homme, dans sa totalité humaine et sans l'échappatoire d'une solution boiteuse, parvient ou non à relever : ce changement d'identité me semble réunir toutes les conditions pour échouer. On peut renouer avec une tradition que l'on a perdue. Mais on ne peut se l'inventer de toutes pièces, et tout est là. Comme je n'étais pas juif, je ne le suis pas ; et comme je ne le suis pas, je ne pourrai jamais l'être. Jochanaan, visité et relancé dans le Carmel par le souvenir des vallées alpines et des clochettes dans les pâturages, serait encore plus inauthentique que l'adolescent aux bas blancs. La dialectique de la réalisation de soi : être celui qu'on est, en devenant celui que l'on est censé être et que l'on veut être, cette dialectique-là m'est complètement fermée.

Car être-quelque-chose, c'est-à-dire non pas rejoindre une essence métaphysique mais simplement recharger une expérience première : c'est cela qui doit inmanquablement avoir la priorité. Chacun doit être ce qu'il était dans les premières strates de son existence, quand bien même celles-ci auraient été ultérieurement ensevelies. Personne ne peut devenir ce qu'il cherche en vain dans sa mémoire.

Ainsi donc ne m'est-il pas permis d'être juif. Mais comme il faut que je le sois et que cette nécessité me barre les routes sur lesquelles je pourrais bien devenir autre chose que juif, m'est-il possible de me trouver du tout ? Suis-je donc obligé de m'en sortir sans Histoire, comme ombre abstraite et universelle, ce qui n'existe d'ailleurs pas, et me réfugier dans la formule creuse qui veut que je sois un être humain, un point c'est tout ? Attendons. Nous n'en sommes pas encore là. Mais comme la nécessité – ô combien impérative ! – est là, peut-être l'impossibilité se laissera-t-elle dissiper. Après tout on souhaite vivre sans devoir se cacher comme je l'ai fait dans l'illégalité, et sans devoir prendre ses quartiers dans l'abstraction. Un être humain ? Mais bien sûr, qui ne voudrait l'être. Seulement on n'est un être humain que si l'on est d'abord un Allemand, un Français, un chrétien, ou si l'on appartient à une quelconque communauté sociale définissable. Il faut que je sois juif et je le serai, que ce soit avec ou sans religion, à l'intérieur ou à l'extérieur d'une tradition, sous le nom de Jean, de Hans ou de Jochanaan.

Mais la *raison* pour laquelle il faut que je le sois, c'est de cela que je dois parler maintenant.

Ça n'a pas commencé le jour où les petits camarades d'école m'ont dit : Au fond vous êtes vraiment juifs. Ni cet autre jour, sur la rampe de l'université, quand pour la première fois, bien longtemps avant la prise de pouvoir par Hitler, un poing nazi m'a fait sauter une dent. Nous sommes juifs, oui, et après ? répondis-je au camarade. Aujourd'hui c'est ma dent, demain ce sera la tienne, et que le diable vous emporte, me dis-je après l'algarade, et j'arborais le vide laissé par ma dent aussi fièrement que le stigmaté d'un valeureux duel.

Tout a commencé en cette journée de 1935, alors que je lisais le journal dans un café de Vienne et y étudiai attentivement le texte des lois de Nuremberg qui venaient d'être promulguées en Allemagne. Il m'avait suffi de le survoler pour comprendre aussitôt qu'elles me visaient directement. La société, bien clairement inscrite dans l'Etat allemand national-socialiste que le monde avait reconnu comme représentant légitime du peuple allemand, venait de faire de moi un juif, en bonne et due forme et en toute clarté, mieux encore : elle venait de donner une dimension nouvelle à ma conscience d'être juif, conscience que je possédais déjà mais sans que cela ait de conséquences.

Quelle sorte de dimension ? Une dimension difficile à sonder au départ. Au moment où je pris connaissance des lois de Nuremberg, je ne devins pas plus juif que je ne l'étais une demi-heure

auparavant. Les traits de mon visage n'étaient pas subitement devenus sémitiques, mon intellect ne s'était pas tout d'un coup enrichi comme par enchantement de références hébraïques, et l'arbre de Noël ne s'était pas métamorphosé comme par magie en chandelier à sept branches. Si le jugement dont la société venait de me frapper avait un sens bien concret, cela ne pouvait signifier qu'une seule chose : que j'étais désormais en proie à la mort. La mort. Bien : nous y sommes tous voués, à brève ou à longue échéance. Mais le juif que j'étais devenu parce que la loi et la société en avaient décidé ainsi s'était d'un coup rapproché d'elle, déjà en plein milieu de la vie, et ses jours n'étaient plus qu'un délai de disgrâce révoquant à chaque seconde. Et je ne crois pas que je projette abusivement Auschwitz et la "solution finale" dans l'année 1935 en entamant aujourd'hui cette réflexion. Je suis au contraire persuadé que cette année-là, qu'en ce moment précis où je pris connaissance des nouvelles lois, je pris effectivement aussi conscience de la menace de mort, plus exactement : de mon arrêt de mort, et pour ce faire point n'était besoin d'une excessive sensibilité historique. N'avais-je déjà pas eu cent fois l'occasion de découvrir cette fatale imploration, jumelle de l'appel à l'éveil lancé à l'Allemagne : le juif doit disparaître ? "*Juda verrecke !*" (Crève juif !), c'était bien autre chose que l'allègre "*L'aristocrate, à la lanterne * !*". Et même quand

* En français dans le texte. (N.d.T.)

on ne se souvenait pas ou que l'on ne savait pas que tout cela était dans le prolongement des innombrables pogromes du passé, ce chahut-là n'était pas celui d'une révolution, c'était la revendication bien réfléchie d'un peuple, ramassée en un slogan, en un cri de guerre ! A la même époque j'avais vu dans un journal illustré allemand la photo d'une manifestation d'aide hivernale aux nécessiteux qui s'était tenue dans une ville rhénane, et là, au premier plan, resplendissait en face d'un arbre tout illuminé par des ampoules électriques une banderole portant le texte "*Keiner soll hungern, keiner soll frieren, aber die Juden sollen krepieren...*", personne ne doit avoir faim, personne ne doit avoir froid, mais les juifs doivent crever ! Et trois ans après seulement, le jour de l'intégration de l'Autriche dans le Reich pangermaniste, j'entendais à la radio Goebbels hurler qu'il ne fallait tout de même pas en faire tout un plat si à Vienne quelques juifs avaient décidé de se suicider.

Etre juif, dès ce moment cela signifia pour moi être un mort en sursis, un homme à abattre qui pouvait remercier le hasard de ne pas être encore là où était sa vraie place, et ce sentiment a subsisté jusqu'à ce jour, sous des formes variées et à des degrés différents d'intensité. Dans la menace de mort que je ressentis bien clairement pour la première fois à la lecture du texte des lois de Nuremberg, se trouvait déjà ce que l'on a coutume d'appeler la "dégradation" méthodique des juifs par les nazis. Ou pour le dire autrement : l'amputation de notre

dignité était déjà en soi une menace de mort. Nous pûmes le lire et l'entendre chaque jour, pendant des années. Nous étions fainéants, mauvais, laids, capables de tous les méfaits et juste assez malins pour rouler les autres. Mais nous étions incapables de créer un Etat, et tout aussi inaptés à nous laisser assimiler par les peuples d'accueil. La seule présence de nos corps velus et gras, et de nos jambes arquées souillait les bains publics, et même les bancs publics. Nos faces hideuses ridiculement flanquées d'oreilles décollées et honteusement parées de nez crochus suscitaient le dégoût des concitoyens. Nous ne méritions pas d'être aimés et donc de vivre. Notre seul droit, notre seul devoir, c'était de nous faire disparaître nous-mêmes de la surface du globe.

A propos de la dégradation des juifs, qui pour moi équivalait donc déjà à une menace de mort bien avant Auschwitz, Jean-Paul Sartre a, en 1946 déjà, livré quelques réflexions encore pertinentes aujourd'hui, dans un essai intitulé *Considérations sur la question juive*. Il n'y aurait pas à proprement parler de "problème juif", mais uniquement un problème d'antisémitisme ; les antisémites auraient acculé le juif dans une situation responsable de l'image que l'ennemi s'est forgée de lui. Tout cela me semble inattaquable. Mais dans sa brève épure phénoménologique, Sartre ne pouvait mesurer toute l'écrasante pression dévastatrice de l'antisémitisme responsable du statut du juif, sans compter que l'écrivain ne pouvait sans doute pas la concevoir dans toute son irrésistible violence. Le juif – et

Sartre parle ici, sans y mettre aucun accent de valeur, du juif "inauthentique", c'est-à-dire tombé dans le mythe de "l'homme universel" –, le juif donc qui fuit son destin de juif se soumet du même coup à la puissance de son oppresseur. Pourtant il faut reconnaître à sa décharge que sous le Troisième Reich il avait le dos tourné au mur, et même que celui-ci lui était hostile. Il n'y avait aucune issue. Il serait faux de croire que seuls les nazis radicaux, étalonnés selon les normes du parti, ne nous reconnaissaient plus le droit d'être aimés et donc de vivre. C'est toute l'Allemagne, que dis-je, c'est le monde entier qui acquiesçait à l'entreprise, quand bien même ici et là se manifestaient quelques réticences superficielles.

Il faut qu'on se rappelle. Quand après la Seconde Guerre mondiale le flot de réfugiés issus des divers pays régis par le communisme déferla vers l'ouest, les Etats de ce monde réputé libre rivalisaient d'hospitalité et de serviabilité, bien que seule une infime minorité parmi ces émigrants aient vu leur vie directement menacée dans leur pays. Mais de nous personne ne voulait, même lorsque le sort qui nous attendait dans le Troisième Reich avait cessé d'être un secret pour quiconque savait voir clair. Il fallait donc nécessairement que l'on en arrive là : les juifs, authentiques ou non, qu'ils soient à l'abri de l'illusion d'un Dieu et d'une espérance nationale, ou bien assimilés, perdirent toute force de résistance lorsque l'ennemi les marqua au fer rouge de l'image du *Stürmer*, la revue

antisémite de Streicher. Bien entendu cette faiblesse n'avait plus rien à voir avec la haine classique que les juifs se vouaient à eux-mêmes, avec cette judaïté de l'époque précédant l'apparition du nazisme. Ceux qui se haïssaient avaient cru ne pas pouvoir être ce qu'ils voulaient tellement être : des Allemands, et ils s'étaient donc mis à se mépriser. Ils n'avaient pas voulu assumer leur existence de non-Allemands, mais personne ne les avait contraints à se déprécier comme juifs. En revanche lorsque, entre 1933 et 1945, les cerveaux les plus perspicaces et les plus droits parmi les juifs, authentiques ou inauthentiques, capitulèrent provisoirement devant Streicher, l'abdication était d'un tout autre ordre, car elle relevait non plus de la morale mais de la philosophie sociale. Le monde, se disaient-ils sûrement, nous voit de telle ou telle manière, comme des gens paresseux, laids, bons à rien, mauvais ; à quoi cela servirait-il encore de vouloir contredire une telle unanimité et d'affirmer que nous ne sommes pas tout cela ? Pour le juif, se plier à l'image que le *Stürmer* donnait de lui revenait à accepter une réalité sociale : en regard de celle-ci, toute référence à une estime de soi d'un autre ordre a parfois dû paraître ridicule ou insensée.

Mais il faut y avoir été pour participer au débat. Quand je songe à la réalité sociale du mur du rejet que l'on élevait devant nous, je me rappelle mon séjour à Auschwitz-Monowitz. A l'intérieur du camp, mais aussi sur les lieux de travail parmi les

travailleurs prétendument libres, régnait une stricte hiérarchie ethnique que nous avaient imposée les nazis. Un Allemand du Reich valait plus qu'un Allemand ethnique. Un Belge flamand était supérieur à un Belge wallon. Un Ukrainien du gouvernement général avait un rang plus élevé que son compatriote polonais. Un travailleur de l'Est était moins bien considéré qu'un travailleur italien. Tout au bas de l'échelle se trouvaient les détenus du KZ, et parmi eux ce sont les juifs qui occupaient le dernier échelon. Il n'y avait pas un seul professionnel du crime non juif, aussi dévoyé soit-il, qui ne soit pas placé bien haut au-dessus de nous. Les Polonais, qu'ils soient ou non de ces authentiques champions de la liberté jetés au camp après la malheureuse insurrection de Varsovie, ou ne serait-ce même que les petits voleurs à la tire nous méprisaient d'un commun accord. Idem pour les Russes blancs analphabètes. Et les Français aussi. J'entends encore ce travailleur libre français discuter avec un détenu juif français du KZ. "*Je suis français*", dit le détenu. "*Français, toi ? Mais tu es juif mon ami*", lui rétorqua son compatriote d'un ton neutre et dépourvu d'animosité, car il avait bien appris la leçon inculquée par les maîtres allemands de l'Europe qu'il avait écoutés avec un mélange de crainte et d'indifférence. Je le répète : le monde acquiesçait au rang que les Allemands nous avaient assigné, le petit monde du camp et le grand monde du dehors qui n'élevait ses protestations héroïques que dans des cas exceptionnellement rares quand on venait

nous sortir de nos demeures en pleine nuit à Vienne ou à Berlin, à Amsterdam, à Paris ou à Bruxelles.

Au processus de dégradation entrepris contre nous, les juifs, processus mis en branle par la promulgation des lois de Nuremberg et conduisant directement à Treblinka, correspondait de notre côté, de mon côté, un processus symétrique de recouvrement de la dignité. A ce jour il n'est toujours pas terminé pour moi. Je voudrais témoigner ici des efforts que j'ai entrepris pour faire la lumière sur ses différentes étapes et son résultat provisoire. Je prierai donc le lecteur de m'accompagner un bout de chemin. Ce chemin est court mais ardu, semé d'embûches et de chausse-trappes. Car, finalement, qu'en est-il exactement de cette dignité que l'on me retira pour la première fois en 1935, dont on me priva officiellement jusqu'en 1945, que l'on ne veut peut-être pas encore me reconnaître aujourd'hui et qu'il me faut donc regagner moi-même de haute lutte ? Qu'est-ce finalement que la dignité ?

On pourrait commencer par inverser l'argument de l'identification entreprise plus haut entre la dégradation et la menace de mort. Si j'ai eu raison d'affirmer que la privation de notre dignité n'était pas autre chose qu'une privation potentielle de vie, la dignité pourrait être définie comme droit à la vie. Si j'ai aussi eu raison de dire que la reconnaissance et la négation de la dignité étaient des actes d'accord social et donc des jugements contre lesquels il est impossible de faire appel en arguant

le désaccord individuel, de telle sorte qu'il serait absurde de rétorquer à la communauté sociale qui nous prive de notre dignité que nous nous "sentons" tout à fait dignes : si tout cela était juste, toute tentative de recouvrer la dignité aurait été sans valeur aucune et le serait toujours. La privation de la dignité, c'est-à-dire : l'existence placée sous la menace de la mort, serait alors un inévitable destin. Heureusement les choses ne s'inscrivent pas tout à fait dans cette logique. Ce qui est vrai c'est que la dignité, qu'il s'agisse de celle du dignitaire, du professionnel ou plus généralement du citoyen, ne peut être octroyée que par la société, et la revendication qui s'élève dans le seul espace intérieur de l'individu ("Je suis un homme et en tant que tel j'ai ma dignité, quoi que vous puissiez dire ou faire !") est un jeu de l'esprit ou une aberration. Ce qui n'empêche que l'homme privé de sa dignité et menacé de mort – et ici nous rompons avec la logique du consensus dans le désaveu – peut convaincre la société de sa dignité, en assumant son destin et en s'insurgeant parallèlement contre lui dans une attitude de révolte.

Le premier acte consiste à ne voir dans la sentence exprimée par la société qu'une certaine réalité donnée, exclusivement. Quand en 1935 je pris connaissance du texte des lois de Nuremberg et compris non seulement qu'elles me concernaient mais aussi qu'elles étaient l'expression juridique de la sentence déjà prononcée, ou plutôt vociférée auparavant par la société allemande dans son

"Crève !", j'aurais pu prendre la fuite en esprit, mettre en route mes mécanismes de défense et perdre ainsi mon procès en réhabilitation. Je me serais dit alors : Tiens, tiens ! Voilà donc la volonté de l'Etat national-socialiste, du *pays légal** allemand ; mais cette volonté n'a rien à voir avec la véritable Allemagne, le *pays réel** qui, lui, ne songe pas du tout à m'expulser. Ou bien j'aurais pu argumenter qu'il ne s'agissait que du cas de l'Allemagne, pays qui était hélas en train de sombrer dans le délire sanguinaire et qui me marquait littéralement du signe du sous-homme, tandis que pour mon bonheur et mon salut, le grand et vaste monde du dehors, avec les Anglais, les Français, les Américains, les Russes, était immunisé contre la paranoïa qui stigmatisait l'Allemagne. Ou bien en allant même jusqu'à renoncer à l'illusion aussi bien d'un *pays réel* allemand que d'un monde immunisé contre la démence allemande, j'aurais pu me dire : quoi que l'on dise de moi, ce n'est pas vrai. Est vrai celui que je considère être moi en mon for intérieur ; je suis celui que je suis pour moi et en moi, rien d'autre.

Je ne peux pas dire que je n'ai jamais cédé à cette tentation. Je peux seulement certifier que j'ai finalement appris à lui résister et qu'à l'époque déjà, en 1935, je sentais obscurément la nécessité de convaincre le monde de ma dignité, ce monde qui était loin d'avoir rompu dans une indignation

* En français dans le texte. (N.d.T.)

unanime toute relation avec le Troisième Reich. Je compris, ne serait-ce que de manière imprécise, que je devais certes accepter la sentence pour ce qu'elle était, mais que je pouvais aussi forcer le monde à revoir ce jugement. J'acceptai le jugement rendu par le monde, mais pris conjointement la décision d'en venir à bout par la révolte.

La révolte, oui, voilà un bien grand mot. Il pourrait faire croire que j'ai été un héros ou que je voulais, frauduleusement, me faire passer pour tel. J'étais rien moins qu'un héros. Quand les petites Volkswagen grises immatriculées POL croisaient mon chemin, à Vienne d'abord, à Bruxelles ensuite, j'en avais le souffle coupé de peur. Quand le Kapo venait me chercher pour me battre, je ne restais pas là comme un roc, mais je courbais l'échine. Et pourtant. J'ai tenté d'engager le procès du recouvrement de ma dignité, et au-delà de ma survie physique cela m'offrait une chance minimale de surmonter l'horreur, moralement aussi. Je n'ai pas grand-chose à révéler qui me mette en valeur, mais cela je tiens à le dire. J'assumai ma condition de juif, alors qu'il y aurait eu certaines possibilités d'arrangement. Je signai le pacte avec le mouvement de résistance dont les chances réalistes de réussite politique étaient très faibles. Et à la fin je réappris ce que moi et mes semblables avions souvent oublié et qui importait bien plus que la résistance morale : à rendre le coup.

Je revois le détenu Juszek, chef d'équipe polonais et professionnel du crime ; il était d'une force

physique absolument effroyable. Un jour à Auschwitz il me frappa au visage pour une bagatelle, c'était sa manière de procéder avec tous les juifs qui étaient sous ses ordres. En cet instant-là je ressentis avec une intense acuité que c'était à moi de progresser d'un pas dans mon interminable procès d'appel contre la société. Dans un acte de révolte ouverte je frappai à mon tour le chef d'équipe Juszek au visage : ma dignité était appliquée sous forme de coup de poing sur sa mâchoire, et le fait que ce soit moi, physiquement le plus faible, qui aie eu finalement le dessous et que je sois impitoyablement roué de coups, n'avait plus d'importance. Bien que souffrant atrocement de la raclée, j'étais content de moi. Non pas pour une question de courage et d'honneur, mais uniquement parce que j'avais compris qu'il y a des situations dans la vie où le corps devient notre Moi tout entier et notre destin tout entier. J'étais mon corps et rien que cela : dans la faim, dans les coups que je recevais, dans les coups que je donnais. Mon corps, exténué et couvert de croûtes de crasse, était mon fléau. Mon corps qui se cambrait pour frapper était ma dignité physique et métaphysique. Dans des situations comme la mienne, la violence est l'unique moyen de reconstituer une personnalité décomposée. J'étais Moi sous forme de coup, pour moi et pour l'adversaire. Ce que je lus plus tard dans le livre de Frantz Fanon *Les Damnés de la terre*, exposé théoriquement dans une analyse du comportement des peuples colonisateurs, je l'avais anticipé à l'époque en réalisant

socialement ma dignité par un coup de poing asséné sur le visage d'un homme. Etre juif, c'était accepter la sentence de mort prononcée par le monde comme une condamnation devant laquelle la fuite dans le repli sur soi aurait été une humiliation, mais en même temps aussi une insurrection physique contre ce jugement. Je devins un homme non pas en me réclamant intérieurement de mon humanité abstraite, mais en me découvrant juif révolté et en me réalisant totalement comme tel dans la réalité sociale donnée.

Le procès, disais-je, se poursuivait et se poursuit toujours. Pour moi, à cette heure-ci, il n'est ni gagné ni perdu. Après l'effondrement du règne national-socialiste il y eut une brève période dans le monde où l'on aurait pu croire que tout avait profondément changé. Pour quelque temps je pus même nourrir l'illusion que ma dignité était rétablie dans toute sa dimension, grâce à mon activité, pourtant modeste, dans la Résistance, grâce à l'héroïque rébellion du ghetto de Varsovie, mais surtout grâce au mépris que le monde manifestait à l'égard de mes contempteurs. Je me mis à croire que la privation de dignité dont nous avons été victimes avait été une erreur historique, une aberration, une maladie collective du monde, maladie dont il s'était remis au moment où à Reims les généraux allemands signaient la charte de la capitulation devant Eisenhower. J'allais bientôt déchanter. En Pologne et en Ukraine des mouvements antisémites éclatèrent au moment même où l'on découvrait les premiers charniers juifs. En

France la petite bourgeoisie, comme toujours faible et influençable, s'était laissé contaminer par l'occupant. Quand des survivants et des fugitifs revenaient au pays et faisaient valoir leurs droits sur leurs anciennes demeures, il arrivait que de simples ménagères s'exclament sur un ton où perçait un mélange curieux de satisfaction et de déplaisir : "*Tiens, ils reviennent, on ne les a tout de même pas tous tués**." Même dans des pays comme la Hollande, qui n'avaient pour ainsi dire jamais connu l'antisémitisme auparavant, surgit soudain un "problème juif", vestige de la propagande allemande, alors que peu de juifs s'y trouvaient encore. En Palestine, l'Angleterre fermait la porte du territoire placé sous son mandat aux juifs immigrants, sortis en masse des camps et des cachots. Je dus très vite me rendre à l'évidence : peu de choses avaient changé, je continuais d'être le condamné à mort en sursis, même si le bourreau potentiel se tenait maintenant prudemment à l'écart ou, à la rigueur, proclamait bien haut qu'il désapprouvait les événements passés.

Je comprenais la réalité. Mais est-ce à dire qu'elle aurait dû m'inciter, comme on dit, à réfléchir sur le problème de l'antisémitisme ? Pas du tout. L'antisémitisme et la question juive, en tant que phénomènes historiques, sociaux et intellectuels ne me concernaient et ne me concernent toujours pas. C'est l'affaire des antisémites, c'est *leur* infamie ou *leur*

* En français dans le texte. (N.d.T.)

maladie. C'est aux antisémites de surmonter le problème, pas à nous. Je jouerais leur sale jeu si j'entreprenais d'examiner dans quelle mesure les facteurs religieux, économiques ou autres ont influé sur la persécution des juifs. Si je m'engageais dans de telles recherches, j'ajouterais de l'eau au moulin de la duperie intellectuelle qui ose parler d'une objectivité historique pour laquelle les meurtris sont aussi coupables que les meurtriers, sinon davantage. On m'a infligé une blessure. Tout ce que je dois faire c'est la désinfecter et la bander, et non pas réfléchir à la raison pour laquelle le bourreau a levé sa hache, et finir sans doute par le disculper en découvrant cette raison.

Ce ne sont pas les antisémites qui me concernaient, c'est de ma propre existence que je devais me préoccuper. C'était déjà bien assez difficile. Certaines possibilités qui m'étaient encore ouvertes pendant les années de guerre ne m'étaient plus données. De 1945 à 1947 il m'aurait été difficile d'arborer l'étoile jaune sans me trouver moi-même idiot ou exalté. L'occasion n'était plus donnée non plus de frapper l'ennemi d'un coup de poing au visage, car il n'était plus si simple de le reconnaître. Le recouvrement de la dignité, aussi pressant que dans les années de guerre et de national-socialisme, mais désormais rendu beaucoup plus difficile dans ce climat de paix fallacieuse, continuait d'être un désir et une nécessité. Mais plus clairement qu'en ces jours où la révolte physique était encore possible, il me fallait maintenant reconnaître que

j'étais confronté à une nécessité et à une impossibilité.

A cet endroit il faut que je m'interrompe un instant pour me démarquer de tous ces juifs qui ne parlent pas au nom de ceux qui ont vécu la même chose que moi. Dans son livre *La Condition réflexive de l'homme juif*, le philosophe français Robert Misrahi écrit : "La catastrophe nazie est désormais la référence absolue et radicale de toute existence juive." Ce n'est certes pas à mettre en doute, pourtant je suis convaincu que toute conscience juive n'est pas à la hauteur de la relation ainsi établie. Seuls ceux qui ont derrière eux un destin semblable au mien peuvent se référer aux années 1933-1945. Mais attention, je dis cela sans présomption aucune. Il serait bien ridicule de se targuer fièrement de quelque chose que l'on n'a pas fait, que l'on a simplement subi. C'est plutôt avec une certaine honte que je fais valoir mon triste privilège et que je voudrais faire comprendre ceci : la catastrophe vaut sans doute comme point de référence existentiel pour tous les juifs, mais seuls nous, les sacrifiés, pouvons suivre et précéder en pensée cet événement catastrophique. Que cela n'empêche pas les autres de se mettre dans notre peau. Qu'ils réfléchissent si bon leur semble au sort qui aurait pu être le leur hier ou pourrait l'être demain. Leurs efforts intellectuels rencontreront notre respect, mais un respect sceptique, et dans la discussion avec eux nous finirons vite par nous taire et par nous dire : maintenant cela suffit, braves gens, torturez-vous

si vous voulez, mais vous me faites penser à des aveugles qui parlent des couleurs.

Je referme la parenthèse. Me voici de nouveau seul avec moi-même et avec quelques camarades proches. Je me retrouve en ces années de guerre qui ne nous autorisaient plus, à aucun de nous, de réagir avec violence à quelque chose que nous avions du mal à percevoir clairement. Je me retrouve donc face à une nécessité et à une impossibilité.

Que cette impossibilité ne vaut pas pour tous, c'est l'évidence même. Parmi les juifs de cette époque, qu'il s'agisse de travailleurs de Kiev, d'hommes d'affaires de Brooklyn, ou de paysans du Néguev, il y a bon nombre d'hommes ou de femmes pour qui la qualité juive a toujours été un plus. Ils parlent le yiddish ou l'hébreu. Ils fêtent le sabbat. Ils interprètent le Talmud ou deviennent soldats et se tiennent fiers et droits sous la bannière bleue et blanche arborant l'étoile de David. Devant le portrait du grand-père avec ses boucles sur les tempes ils se sentent, à titre religieux, national, simplement individuel ou par pure piété, des juifs en tant que membres d'une communauté. Il est vrai qu'ici on pourrait faire une courte digression pour poser, avec le sociologue Georges Friedmann, la question secondaire de savoir si leur descendance sera encore juive comme eux, ou bien si la fin de ce peuple n'est pas en train de s'annoncer, aussi bien en Méditerranée, où l'Israélien prend aujourd'hui la relève du juif, que dans la diaspora où finalement le processus d'acculturation des

juifs pourrait bien s'accomplir non pas tant par l'assimilation dans les pays d'accueil (qui de leur côté perdent aussi peu à peu leurs caractères nationaux) que par la fusion dans l'unité plus grande du monde de l'industrie et de la technique.

Je laisse la question en suspens. La subsistance ou la disparition du peuple juif en tant que communauté ethnique et religieuse ne jette pas le trouble dans mon âme. Je ne puis accorder de place dans mes réflexions aux juifs qui sont juifs parce qu'une tradition les abrite. Je ne puis parler qu'en mon nom, et par ailleurs, avec prudence sans doute, au nom de ces contemporains qui se comptent par millions et sur lesquels la condition juive est tombée comme la foudre, élément déchaîné auquel ils ont dû faire face sans Dieu, sans histoire, sans l'espérance messianique d'une nation. Pour eux, pour moi, être juif c'est sentir peser sur soi toute la tragédie d'hier. Sur mon avant-bras gauche je porte le numéro d'Auschwitz ; il se lit plus vite que le Pentateuque ou que le Talmud mais l'information qu'il livre est plus éloquente. Le lien qu'il trahit est aussi plus engageant que toute autre formule fondamentale de l'existence juive. Quand je me dis, à moi et au monde, y compris à ces juifs religieux et de tendance nationaliste : je suis juif, je me réfère aux réalités et aux possibilités résumées dans le numéro d'Auschwitz que je porte sur l'avant-bras.

Au cours des deux décennies qui se sont écoulées depuis ma libération, j'ai compris petit à petit qu'une existence ne se définit pas en termes de

positivité. Sartre l'a déjà dit : est juif celui que les autres considèrent comme juif, vérité que Max Frisch mit plus tard en scène dans sa pièce intitulée *Andorra*. Cette affirmation ne nécessite aucune correction mais demande peut-être à être complétée. En effet : même si les autres ne me définissent pas comme juif, en me traitant comme à *Andorra* où le pauvre diable qui voulait être ébéniste a juste le droit d'être marchand, je suis juif du simple fait que mon entourage ne me définit pas expressément comme non-juif. Etre quelque chose peut signifier que l'on *n'est pas* quelque chose d'autre. En tant que non-non-juif, je suis juif, je dois l'être et je dois vouloir l'être. C'est une chose que je dois accepter et assumer dans mon existence quotidienne, que ce soit dans une conversation à laquelle je me mêle en le reconnaissant ouvertement, par exemple quand des niaiseries sont débitées sur les juifs à l'épicerie, que ce soit quand je m'adresse à des inconnus à la radio, que ce soit quand j'écris pour une revue.

Mais être juif ne veut pas seulement dire que je porte en moi une catastrophe qui s'est produite hier et qui n'est pas exclue pour demain, car au-delà du devoir que cela implique, il y a la *peur*. Tous les matins à mon lever je peux lire le numéro d'Auschwitz inscrit sur mon avant-bras ; et cela touche aux racines mêmes de mon existence, bien plus, je ne suis même pas sûr que ce ne soit pas mon existence tout entière. Chaque fois je me retrouve à peu près dans le même état d'esprit que jadis, au

moment où je sentis le poing du policier s'abattre pour la première fois sur mon visage. Chaque jour je perds une nouvelle fois ma confiance dans le monde. Le juif qui ne peut être défini en termes de positivité, le juif de la catastrophe, ainsi que nous pourrions commodément l'appeler, doit se faire à une existence privée de confiance dans le monde. La voisine me salue aimablement, *bonjour monsieur* ; je donne un coup de chapeau, *bonjour madame*. Mais madame et monsieur sont séparés l'un de l'autre par des distances interplanétaires, car hier une madame détournait la tête quand on emmenait un monsieur, et par les fenêtres grillagées de la voiture qui démarrait, un monsieur contemplait une madame comme un ange de pierre dans un ciel clair et dur, à jamais fermé aux juifs. Je lis un avis officiel à "la population" enjoignant de faire telle ou telle chose, de déposer les poubelles en temps voulu sur le trottoir ou de mettre le drapeau en berne au jour de la fête nationale. *La population*. Encore un de ces royaumes extraterrestres auquel j'ai aussi peu accès qu'au château de Kafka, car hier la population avait grand-peur de me cacher, quant à savoir si elle serait plus courageuse demain au moment où je frapperais à sa porte, cela reste à voir, malheureusement.

Vingt années se sont écoulées depuis la catastrophe. Des années où les honneurs ont afflué pour nous. Des prix Nobel à la pelle. Des présidents du Conseil français qui s'appelaient René Mayer, Pierre Mendès France ; un délégué américain à

l'ONU du nom de Goldberg qui se voue ô combien dignement à la cause du patriotisme américain et anticommuniste. Cette paix ne me dit rien qui vaille. Déclarations des droits de l'homme, constitutions démocratiques, le monde libre et la presse libre. Plus rien ne pourra me replonger dans ce sommeil sécurisant auquel on m'arracha en 1935. Je suis un juif qui parcourt le monde comme un malade atteint d'un de ces maux qui ne causent pas de troubles très graves, mais dont l'issue fatale est sans conteste la mort. Il n'a pas toujours souffert de cette maladie. Quand il épluche l'oignon pour tenter d'y découvrir son Moi, comme Peer Gynt, il ne trouve pas le mal. Premier jour à l'école, premier amour, premiers vers : tout cela n'avait rien à voir avec ceci. Car maintenant cet homme est un malade, avant d'être un tailleur, un comptable ou un poète, avant et plus profondément. Ainsi moi aussi suis-je précisément et avant tout ce que je ne suis pas, parce que je ne l'étais pas avant de le devenir : un juif. La mort, à laquelle le malade ne pourra échapper, telle est pour moi la menace. *Bonjour madame, bonjour monsieur*, ainsi se saluent-ils mutuellement. Mais la dame ne pourra délivrer le voisin malade du mal qui le dévore, pour souffrir elle-même jusqu'à en mourir elle-même. Ainsi donc restent-ils étrangers l'un à l'autre.

Privé de confiance dans le monde, je me retrouve, en tant que juif, étranger et solitaire face aux autres, et la seule chose que je puisse faire c'est m'installer tant bien que mal dans ce monde étranger. Je

dois assumer cette condition comme un élément constitutif de ma personnalité, je dois m'y tenir fermement comme à une possession inaliénable. Aujourd'hui encore et chaque jour je me réveille dans la solitude. Je ne suis pas parvenu à entraîner les assassins d'hier et les agresseurs potentiels de demain dans la vérité morale de leurs méfaits, parce que le monde dans sa totalité ne m'y a pas aidé. Ainsi suis-je seul, comme jadis dans la torture. Ceux qui m'entourent ne me semblent pas être des hommes dressés contre moi, comme l'étaient autrefois mes tortionnaires. Ce sont des hommes dressés à côté de moi, sans être concernés par moi ou par le danger qui rampe toujours à mes côtés. Je passe près d'eux en les sauvant et sans manifester aucune hostilité. Je ne peux pas m'accrocher à eux, mais seulement à une condition juive positivement indéfinissable, qui est mon fardeau et mon support.

Dès que quelque chose de commun nous rapproche moi et le monde, dont je reconnais toujours la condamnation à mort non révoquée comme une réalité sociale, ce rapprochement tourne à la polémique. Vous ne voulez pas écouter ? Eh bien, écoutez ! Vous ne voulez pas savoir où votre indifférence peut vous conduire vous-mêmes en même temps que moi, aujourd'hui encore ? Je vais vous le dire. Cela ne vous concerne pas tout ce qui s'est passé, parce que vous ne saviez pas ou parce que vous étiez trop jeunes ou même pas encore nés ? Vous auriez dû voir et votre jeunesse n'est pas une lettre de franchise et rompez avec votre père !

Une fois encore il faut que je me pose la question que j'ai déjà effleurée dans mon analyse des ressentiments : ne suis-je pas psychiquement malade et ne suis-je pas travaillé par un mal incurable, par exemple l'hystérie ? La question est toute rhétorique. Je me suis donné une réponse depuis longtemps, une réponse pleinement concluante. Je sais que ce qui m'accable n'est pas une névrose, mais le reflet exact de la réalité. Ce n'étaient pas des hallucinations quand j'entendais "Crève !" et apprenais en passant ce que les gens pensaient vraiment : que quelque chose ne tournait pas rond avec ces juifs, sinon on ne serait pas si sévère avec eux. "On les arrête, ils doivent donc avoir fait quelque chose de mal", s'exclama un jour à Vienne une honnête ouvrière social-démocrate. "Comme c'est cruel, ce qu'on leur fait aux juifs, mais enfin..." concluait à Bruxelles un homme de tendance patriotique, par ailleurs bien intentionné. Je suis forcé d'en arriver à la conclusion que ce n'est pas moi qui suis ou qui étais dérangé, mais que la névrose est plutôt du côté des événements historiques. Ce sont les autres qui sont fous, et moi je me retrouve désespéré et perplexe au milieu d'eux, moi qui ai tous mes sens. Je m'étais joint à la visite guidée d'une clinique psychiatrique et soudain j'ai perdu la trace des médecins et des gardiens. Pourtant le jugement que les fous prononcent contre moi, puisqu'il peut être exécuté à tout moment, les engage pleinement, tandis qu'il est fait fi de ma lucidité.

Ces réflexions touchent à leur fin. Maintenant que j'ai exposé la manière dont j'évoluais dans le monde, il est temps de parler de mon rapport avec ceux de ma tribu, les juifs. Mais me sont-ils vraiment si apparentés que cela ? Ce qu'un spécialiste de l'étude des races peut constater, que mon aspect extérieur par exemple présente tel ou tel trait typiquement juif, peut avoir son importance quand je me retrouve dans la foule qui, hep, hep ! joue à la chasse à courre avec nous. Ça n'a plus aucune importance quand je suis seul ou avec d'autres juifs. Ai-je un nez juif ? Ça pourrait devenir une calamité quand, hep, hep ! ils s'y mettent. Mais cela ne crée absolument aucun lien entre moi et n'importe quel autre nez juif dans le monde. L'habit juif qui est le mien ou non, je n'en sais rien, est l'affaire des autres et ne devient la mienne que dans la relation qu'ils établissent, eux, avec moi. Quand bien même je sortirais tout droit du livre de Johann von Leer *Les juifs vous regardent*, cela n'aurait toujours pour moi aucune réalité subjective et créerait sans doute une communauté de destin, mais pas une communauté positive entre moi et mes semblables juifs. Ainsi ne reste-t-il que le rapport spirituel, plus exactement le rapport tel qu'il s'établit dans la conscience, entre les juifs, le judaïsme et moi.

Qu'il s'agit plutôt d'un non-rapport, c'est ce que j'avais déjà dit au début. Je ne partageais avec les juifs, en tant que juifs, pour ainsi dire rien du tout : ni la langue, ni la tradition culturelle, ni les

souvenirs d'enfance. Dans le Vorarlberg autrichien il y avait un aubergiste boucher dont on raconte qu'il parlait couramment l'hébreu. C'était mon arrière-grand-père. Je ne l'ai jamais vu, et il y aura bientôt cent ans qu'il est mort. Avant la catastrophe mon intérêt pour le judaïsme et les juifs était si réduit qu'avec la meilleure volonté du monde je serais incapable de dire qui, parmi mes connaissances d'alors, était juif ou ne l'était pas. Quoi que je fasse pour reconnaître mon histoire dans l'histoire juive, mon propre patrimoine dans la culture juive, des réminiscences personnelles dans le folklore juif, mes efforts resteront vains. La sphère dans laquelle j'ai évolué en ces années où l'on découvre et acquiert son Moi n'était pas juive, et l'on ne peut revenir là-dessus. Pourtant cette quête infructueuse de mon Moi juif ne constitue pas du tout un obstacle à la solidarité qui existe entre moi et tous les juifs menacés du monde.

Je lis dans le journal qu'à Moscou on a découvert une boulangerie qui fabriquait dans l'illégalité des pains azymes pour la Pâque juive, et que les boulangers ont été arrêtés. Les mazzoth rituels des juifs m'intéressent un peu moins que les galettes de chez nous. Pourtant la procédure employée par les autorités soviétiques me remplit d'inquiétude, voire d'indignation. J'entends dire qu'un quelconque Country-Club américain refuse l'adhésion des juifs. A aucun prix je ne voudrais être membre de cette association bourgeoise visiblement inintéressante, mais je fais mienne l'affaire des juifs qui

réclament l'autorisation d'y adhérer. Qu'un certain chef d'Etat arabe exige qu'Israël soit rayé de la carte me touche jusqu'à la moelle, bien que je n'aie jamais visité l'Etat d'Israël et que je n'aie absolument aucune envie d'aller vivre là-bas. La solidarité avec tous les juifs menacés dans leur liberté, leurs droits ou même leur existence physique est *aussi* mais *pas uniquement* une réaction à l'antisémitisme, qui d'après Sartre n'est pas une opinion, mais une disposition et une volonté de commettre le crime du génocide : elle fait partie de ma personne et elle est une arme dans la lutte pour le recouvrement de la dignité. Sans être juif moi-même dans le sens d'une déterminabilité positive, je suis donc juif dans la connaissance et la reconnaissance du jugement porté par le monde sur les juifs et je m'implique dans le procès en appel contre l'histoire ; c'est à cette condition seulement que j'ai le droit de prononcer le mot de liberté.

La solidarité face à la menace est tout ce qui me rattache à mes contemporains juifs, qu'ils soient croyants ou incroyants, en faveur d'une nation ou en faveur de l'assimilation. Pour eux c'est peu ou même rien du tout. Mais pour moi et ma subsistance, cela signifie beaucoup, probablement plus que ma compréhension des livres de Proust ou que ma faiblesse pour les récits de Schnitzler ou que mon amour des paysages flamands. Sans Proust et Schnitzler et les peupliers qui ploient sous le vent de la mer du Nord, je serais plus pauvre que je ne le suis, mais je serais encore un homme.

Sans le sentiment d'appartenance à la communauté des menacés, je ne serais plus qu'un homme qui laisse tomber les bras et qui fuit la réalité.

Je dis réalité en insistant sur le mot, car pour moi, c'est d'elle qu'il s'agit au bout du compte. L'antisémitisme qui m'a engendré comme juif est peut-être une aberration, là n'est pas la question. Mais, aberration ou pas, c'est en tout cas un fait historique et social : j'ai réellement été à Auschwitz, et ça ne s'est pas passé dans l'imagination de Himmler. Et l'antisémitisme est encore une réalité aujourd'hui, seul un aveuglement historique et social oserait prétendre le contraire. C'est d'abord une réalité dans ses patries foncières, l'Autriche et l'Allemagne, où les criminels de guerre nazis n'ont pas été condamnés ou l'ont été à des peines ridiculement infimes de privation de liberté, dont la plupart du temps ils ne purgeaient qu'un tiers. C'est une réalité aussi en Angleterre et aux Etats-Unis où l'on tolère les juifs mais où l'on ne serait pas mécontent d'en être débarrassé. C'est une réalité sous forme d'antisionisme national dans les Etats arabes. C'est une réalité, et avec quel éventail de conséquences, dans l'espace universel de l'Eglise catholique ; la complexité et la confusion des séances de conciles consacrées à la "déclaration sur les juifs" fut, en dépit de l'intervention honorable de certains princes de l'Eglise, un véritable et pénible scandale.

En considération de tout cela, on peut donc se demander si c'est bien le dernier acte du grand drame historique de la persécution juive qui fut

joué dans les fabriques de mort des nazis. C'est possible mais on ne peut pas parier là-dessus. Je crois que la dramaturgie de l'antisémitisme poursuit toujours son travail. La possibilité d'une nouvelle destruction massive des juifs ne peut être exclue. Qu'est-ce qui se passerait si les pays arabes encouragés par des livraisons d'armes de l'Est ou de l'Ouest remportaient dans une guerre la victoire totale sur le petit Etat d'Israël ? Que signifierait non seulement pour les nègres, mais aussi pour les juifs, une Amérique qui succomberait au fascisme militaire ? Quel aurait été le sort des juifs dans ce pays d'Europe où la densité de la population juive était à l'époque la plus élevée : la France, si au début de cette décennie l'OAS avait triomphé et non de Gaulle ?

C'est avec une certaine réserve que je lis dans une étude faite par un très jeune juif hollandais la définition suivante : "Un juif peut être décrit comme quelqu'un qui a plus de méfiance, de peur et de dépit que ceux de ses concitoyens qui n'ont jamais été persécutés." Cette définition apparemment correcte est fautive en ceci qu'elle omet de prendre en considération ce qui est pourtant incontournable et il faudrait la compléter ainsi : "... car il a de bonnes raisons de s'attendre, à tout moment, à une nouvelle catastrophe". Tout se ramène donc à la conscience du cataclysme passé et à la crainte légitime d'un nouveau cataclysme. Je porte les deux en moi, et le deuxième pèse doublement plus lourd du fait que je n'ai pas tout à fait échappé au

premier. Je ne suis donc pas “traumatisé” mais je me trouve en parfaite concordance intellectuelle et psychique avec la réalité. La conscience de ma judéité comme catastrophe n’est pas une idéologie. Elle peut être comparée à la conscience de classes que Marx a tenté de dévoiler au prolétariat du XIX^e siècle. Je vis et mets en lumière dans mon existence personnelle une réalité historique propre à mon époque, et comme j’en ai fait une expérience plus profonde que la plupart des camarades de ma tribu, je peux aussi mieux l’éclairer. Ce n’est ni un mérite ni une preuve de grande sagacité, c’est un pur effet du hasard.

Tout serait plus facile à supporter si le lien qui me rattache aux autres juifs ne s’épuisait pas dans une solidarité qui se révolte, si la nécessité ne se heurtait pas sans cesse à l’impossibilité. Je ne le sais que trop bien. J’étais assis à côté d’un ami juif lors de la représentation du *Survivant de Varsovie* d’Arnold Schönberg : lorsque le chœur, accompagné du trombone, entonna le *Sch’ma Israel*, mon voisin devint blême et des gouttes de sueur perlèrent sur son front. Mon cœur à moi ne se mit pas à battre plus vite, mais je me sentais plus dénué que ce camarade si ébranlé par la prière des juifs accompagnée des accents du trombone. Juif, songeai-je par la suite, je ne peux pas l’être dans l’émotion, mais uniquement dans l’angoisse et la colère, quand l’angoisse se change en colère pour accéder à la dignité. “Ecoute Israël”, cela ne me concerne pas. Seul un “Ecoute monde” pourrait jaillir de moi dans un éclat de colère. Telle est la volonté du nombre

de six chiffres inscrit sur mon avant-bras. Telle est la volonté du sentiment de catastrophe, dominante de toute mon existence.

Je me suis souvent demandé s’il était possible de vivre humainement dans cette tension ainsi créée entre l’angoisse et la colère. Le lecteur qui a suivi ces réflexions jugera peut-être leur auteur avec sévérité, le prenant pour un monstre sinon avide de vengeance, du moins empli d’amertume. Semblable jugement renferme sans doute une trace de vérité, mais une trace seulement. Celui qui tente d’être juif à ma manière et dans les conditions qui me furent imposées, celui qui espère ramasser en soi et donner forme à la réalité de la fameuse question juive, à la lumière de sa propre existence placée sous le signe de la catastrophe, cet homme-là a perdu toute candeur. Ce n’est pas du miel vierge qui coule de ses lèvres éprises d’humanité. Le grand geste généreux lui est devenu difficile à accomplir. Mais cela ne veut pas dire que l’angoisse et la colère le condamnent à être moins intègre que ses contemporains auxquels l’éthique donne des ailes. Il peut avoir des amis et il en a, même parmi ce peuple responsable du va-et-vient entre l’angoisse et la colère qui est à tout jamais devenu sa manière d’évoluer dans la vie. Il peut aussi lire des livres, écouter de la musique comme les indemnes, et avec autant de réceptivité qu’eux. S’agit-il de questions de morale, et il se montrera sans doute plus sensible aux injustices de toute nature que ses voisins. Il réagira certainement avec plus d’irascibilité à la vue

d'une photo montrant des policiers sud-africains en train de rosser un homme ou des shérifs américains en train de lâcher leurs chiens sur des noirs qui militent pour leurs droits civiques. Ce n'est pas parce qu'il m'est devenu difficile d'être un être humain que je suis devenu un être inhumain.

Finalement, la seule chose qui me distingue des gens parmi lesquels mes jours s'écoulent, c'est une inquiétude qui oscille, tantôt plus forte, tantôt moins forte. Mais en tout cas c'est une inquiétude *sociale*, et non métaphysique. Ce qui m'accable ce n'est pas l'Être ou le Néant ou Dieu ou l'Absence de Dieu, c'est uniquement la société : car c'est elle, et elle seule, qui est cause de mon déséquilibre existentiel auquel je tente d'opposer ma marche droite. Elle et elle seule m'a dérobé ma confiance dans le monde. L'affliction métaphysique est un souci élégant, de très haut standing. Qu'elle reste l'affaire de ceux qui savent depuis toujours qui ils sont et ce qu'ils sont, pourquoi ils le sont et qu'ils peuvent le rester. Je la leur concède volontiers – et je ne m'en sens pas plus misérable devant eux.

Dans ma tentative opiniâtre de sonder la condition profonde de la victime, dans le conflit qui m'oppose à la nécessité et à l'impossibilité d'être juif, je crois avoir appris que les prétentions et les exigences qui sont devenues les nôtres sont de nature physique et sociale. Qu'une telle expérience m'a rendu inapte à toute spéculation profonde et élevée, je le sais bien. Qu'elle m'ait offert plus d'atouts pour connaître et reconnaître la réalité, tel est mon espoir.